

« L'éclair par exemple se distingue du ciel noir, mais doit le traîner avec lui, comme s'il se distinguait de ce qui ne se distingue pas. »

GILLES DELEUZE, *Différence et répétition*

INTRODUCTION

INDIVIDUS OU GROUPES, NOUS SOMMES FAITS DE LIGNES

Qu'est-ce qui nous fait agir ? Qu'est-ce qui nous déploie dans l'espace, et selon quelles directions, quels principes ? On présente souvent une vie humaine comme une droite ayant un commencement, un milieu et une fin, et nous nous imaginons, non sans difficulté, évoluer sur cette ligne, sans toujours nous sentir maîtres de notre direction et lucides quant au(x) but(s) à atteindre. Vecto-riser ainsi la vie a-t-il un sens alors que tout vivant, pour peu qu'il se libère de certains embrigadements, de certains impératifs, se sent si souvent déborder d'énergie ou de désir sans objet et fuir de toutes parts, comme un vase trop plein ?

On parle d'une courbe de vie pour les produits de fabrication industrielle, mais le vécu humain, si complexe, si métamorphique, suit-il vraiment une ligne ? Son essence est-elle résumable sous la

forme d'une linéarité qui ne soit pas qu'une abstraction dénuée de tout lien autre que symbolique ou imaginaire avec la vie réelle des corps spirituels — « Ah, la misère de l'imaginaire et du symbolique, le réel étant toujours remis à demain »¹ ?

Dire que les âmes suivent des lignes paraît être une abstraction schématique. Mais ce serait pourtant une réalité concrète, si l'on en croit plusieurs passages de l'œuvre de Gilles Deleuze, par exemple le chapitre premier de *Différence et répétition*, lorsque, examinant la distinction entre le fond des choses et leur surface, le philosophe écrit : « Le fond qui remonte n'est plus au fond, mais acquiert une existence autonome ; la forme qui se réfléchit dans ce fond n'est plus une forme, mais une ligne abstraite agissant directement sur l'âme. »² Ailleurs encore, notamment dans ses dialogues avec Claire Parnet, Deleuze déclare tout simplement : « Individus ou groupes, nous sommes faits de lignes. »³

L'individuation suivrait une ou plusieurs lignes, de même que la vie sociale. Comment comprendre — accepter ? — que l'une des figures les plus simples de la géométrie permette de dire les âmes ? Et comment décrire cette ligne, ces lignes, et la dynamique qui les gouverne ? Et pourquoi, avant toutes choses, Deleuze en vient-il pour introduire la notion de ligne à réactualiser en philosophie, à la fin du xx^e siècle, la notion d'âme, que certains, cyniques ou gênés, affirmaient reléguée au musée de la théologie ?

Soyons plus précis : Gilles Deleuze suggère que cette ligne de vie se subdivise en trois tendances, ou si l'on préfère qu'il y a trois lignes de vie : « La ligne de fuite première, de bordure ou de

frontière, se relativise dans la seconde ligne, qui se laisse stopper ou couper dans la troisième. »⁴ Quel est le sens et le fonctionnement de cette tripartition et que signifient ces termes de fuite ou de coupure ? Ailleurs, notamment dans le chapitre huit de *Mille Plateaux*, Deleuze nomme ces trois types de « lignes vivantes », de « lignes de chair » : ligne de coupure, ligne de fêlure et ligne de rupture⁵.

En première approche, les lignes de coupure semblent définies comme des impératifs de type binaire et oppositionnel, segmentants, ordonnants, des forces de maîtrise et de « surcodage » social, de dressage, de détournement ou de rétrécissement de l'élan vital. Notons au passage que cette définition peut évoquer à une oreille philosophique la tendance que Nietzsche qualifiait d'apolinienne — l'endiguement formaliste. Cet éclairage pourra être exploré à la lecture du *Nietzsche et la philosophie* de Deleuze.

Les lignes de rupture, quant à elles, semblent être des lignes chaotiques de « plus grande pente », de « fuite » vers un devenir désindividué, une force d'attraction impétueuse, un torrent de sur-vie (mais pas nécessairement de survie) débordant, par-delà la nécessité de préservation de l'individu spécié. Là encore, il faudra développer cette première évocation, et tenter de comprendre en quoi les deux termes si proches de coupure et de rupture peuvent être opposés. Notons également que les lignes de rupture nous semblent évoquer le concept nietzschéen de dionysiaque — la démesure jaillissante de l'intérieur de la terre, du souterrain —, impression qui pourra éclairer notre analyse.

Entre ces deux lignes, il y aurait une ligne de « fêlure », ni automatisante-castratrice, ni pulsionnelle-anarchique, qui selon Deleuze avancerait par « chutes » et « élans », tel un yo-yo peut-être, ou un « flux moléculaire à quanta ». C'est une ligne plus souple que la ligne de coupure, mais ajoute Deleuze, « pas plus personnelle ni plus intime. Les micro-fêlures sont collectives aussi... »⁶ Ici est posé le principal problème de notre tentative d'élucidation : car si la ligne de cassure est sociale, la ligne de rupture infra-individuelle et la ligne de fêlure collective, où se situe la possibilité d'une individuation singulière, d'une unicité du sujet ? Où se situe la dynamique, la personnalité dont on pense en général qu'elle identifie un individu par rapport à un autre, dans son identité, dans son devenir propre ? Qu'est-ce qui fait qu'une âme exprime un soi humain distinct, un Je triomphant, si tant est que l'identité individuelle ne soit pas une fiction inatteignable ? Et qu'est-ce que Deleuze appelle, dans *Différence et répétition*, le « Je fêlé » ?

Il semblerait que le terme de fêlure soit notamment inspiré de la nouvelle de l'écrivain américain Fitzgerald⁷. Remarquons d'emblée qu'à la lecture de Fitzgerald, une certaine dissonance paraît se produire avec le texte de Deleuze. En effet, Deleuze semble donner à la notion de fêlure un sens plutôt positif et actif, tandis que le romancier américain semble y voir plutôt le signe d'une perte dépressive d'élan vital, d'*impetus*, d'une incapacité à saisir la plénitude de l'existence. Fitzgerald écrit de l'être fêlé : « C'est une personne dont la vie fait paraître semblable à la mort

la vie des autres. »⁸ Pour Deleuze, la fêlure est plus saine. Mais en réalité, Deleuze et Fitzgerald parlent bien de la même ligne, car celle-ci peut se parcourir dans le sens de la chute comme dans celui de l'élan. Dans un sens la fêlure libère, dans l'autre sens elle épuise. Ou peut-être libère-t-elle en épuisant le réel, comme Deleuze le disait de Beckett. Une ligne où l'on croit ne plus avoir envie de rien, parce qu'on a envie du Tout.

Dans la nouvelle de Fitzgerald, une femme répond à la plainte du narrateur : « 'Au lieu de pleurer sur votre sort, voyons', dit-elle. (Elle dit toujours 'voyons' parce qu'elle réfléchit — mais réfléchit vraiment — quand elle parle.) Elle dit donc : 'Voyons. Et si la faille n'était pas en vous, mais au Grand Canyon.'

— 'La faille est en moi', répondis-je héroïquement.

— 'Voyons! Le monde n'existe que par vos yeux — que par l'idée que vous en avez. Vous pouvez faire quelque chose d'aussi énorme ou d'aussi petit que vous voulez. Et vous vous acharnez à être un petit individu misérable. Nom de Dieu, si je me fêlais, je ferais éclater le monde avec moi. Voyons! Le monde n'existe que par la manière dont vous le saisissez, alors il vaut beaucoup mieux dire que ce n'est pas vous qui avez la faille — que c'est le Grand Canyon.' »⁹

Grand Canyon ou faille du Je, quelle est vraiment la dynamique motrice de la ligne de vie humaine, si ce n'est ni la normativité, ni l'anarchie?

Notre examen de la conception deleuzienne tripartite de la ligne vitale se fera en quatre temps. Nous tenterons d'abord de

mieux comprendre la *distinction* des trois lignes, coupure, cassure, fêlure, et avant tout comment elles peuvent concerner « l'âme ».

Dans un deuxième temps, nous tenterons d'expliquer l'imbrication, l'agencement de ces trois lignes, leur influence commune, leur interpénétration qui dépend d'une certaine conception de l'être comme différence et du Je comme fêlé.

Dans une troisième partie, il nous faudra comprendre comment, à partir du jeu des lignes, peut (ou non) se constituer un sujet individuel singulier, c'est-à-dire une âme contemplative, impressionnée et impressionnante, incarnée dans un langage propre, c'est-à-dire une figure non fermée sur elle-même, non fêlée. Nous reviendrons sur cette hypothèse selon laquelle le sujet est envie du Tout pour tenter de penser, si possible, un Je ascendant.

Enfin, dans un quatrième temps, une fois que le jeu des lignes de vie semblera clair, et que l'existence d'un sujet singulier semblera possible dans la figure du so(u)rcier, celui qui se maintient dans un faire-exister-ce-qui-n'existe-pas, il sera temps de tenter une reprise de ce que nous aurons énoncé, en comprenant comment on passe de l'impression première au sujet actif.